

Refonder la formation des enseignants

Pierre Frackowiak

Entretien avec Laurent Darty, en marge de l'émission
« Savoirs contre savoirs » sur Radio 3 dfm.

Quel doit être le socle commun des compétences de l'ensemble des enseignants (primaire et secondaire)?

Compte tenu de l'évolution de la société, de l'accroissement exponentiel des savoirs de l'humanité, des exigences de l'éducation désormais globale et tout au long de la vie, le socle des compétences professionnelles ne peut plus être limité à la transmission de savoirs académiques définis dans la perspective d'examens et concours. A cet égard, la mastérisation liée au déni complet de la pédagogie qui a sévi ces dernières années a été une catastrophe pour notre système éducatif et il faudra du temps pour réparer les dégâts.

On ne peut définir ces compétences que par rapport à des finalités et à des objectifs généraux, nécessairement transversaux : la formation de comportements « vertueux » par rapport à des valeurs portées par la Nation, l'apprentissage de compétences permettant à chacun de comprendre le monde qui l'entoure et d'y exercer des responsabilités aussi bien dans sa vie professionnelle que dans sa vie familiale ou sociale, le développement de l'intelligence « générale » évoquée par Edgar Morin dans son ouvrage diffusé par l'UNESCO : « Les sept savoirs nécessaires à l'éducation du futur ». En s'enfermant dans les savoirs disciplinaires, on oublie quasiment toujours les finalités. Pour définir ce socle, on devrait s'appuyer sur les quatre piliers définis par Jacques Delors : apprendre à savoir (ou à apprendre », apprendre à faire, apprendre à être, apprendre à vivre ensemble. On voit bien que la seule transmission de ce que l'on sait ou de ce que l'on croit savoir est dérisoire par rapport à ces fondamentaux. Si l'on ajoute au tableau noir, la faiblesse de la rétention des savoirs scolaires et de leur transfert dans la vie non scolaire, on ne peut pas se satisfaire de la seule remise en place de ce qui a été supprimé. Il faut « faire du neuf »

Parmi les urgences au vu de la situation actuelle, compte tenu du poids historique des disciplines scolaires et de la didactique propre à chaque discipline, il faut ouvrir la formation vers davantage de transversal et de global et vers l'exigence de travail en équipe. Il est quand même extravagant que l'on parle sans cesse de travail en équipe, à la fois sur le plan horizontal (transversalité) et vertical (continuité) et que l'on continue à construire des modules de formation et d'évaluation exclusivement individuels. On va en stage dans une classe ou chez un maître formateur, pas dans une école ou un collège avec tous les aspects du métier. Même à plusieurs en observation dans une classe, on observe la même chose, souvent avec les mêmes grilles. On observe toujours le déroulement de séquence avec

l'idée d'apprendre à reproduire les modèles observés en sachant que c'est impossible. La conception même des stages et donc à revoir et l'évaluation et la certification des compétences doivent comporter une part importante de travail d'équipe. Sinon la formation des enseignants n'aurait pas de sens. Il n'y aura pas de refondation de l'école sans refondation de la formation.

Quelles sont les spécificités propres à la conduite de classe dans l'enseignement primaire et dans le secondaire?

Je traite plutôt le problème de la scolarité obligatoire, l'école fondamentale, l'école d'un socle commun ou « l'écollège » comme je l'ai dénommé dans mes livres. Pour le lycée, j'admets que, sur la base d'un socle de l'enseignement obligatoire, incluant la maternelle d'ailleurs, on puisse faire des propositions spécifiques à la condition de ne pas oublier les quatre piliers de Jacques Delors et ...les finalités.

Je n'aime pas la notion de « conduite de classe » qui met le prof et ses savoirs au centre du système. Le magister, celui qui sait et qui parle, et les élèves qui écoutent, répondent ou pas à des questions fermées inductrices, très proches du modèle socratique, qui supportent l'ennui... Un ministre disait en 2002 que pour enseigner, il faut du savoir et du talent. Mais le talent est rare et il n'est pas le résultat d'une formation académique. Le problème, c'est que les élèves ne sont plus dociles, qu'ils ne comprennent pas les savoirs scolaires, qu'ils s'ennuient et chahutent de plus en plus, qu'ils s'intéressent à beaucoup de choses qui ne figurent pas dans les programmes scolaires, qu'ils apprennent ailleurs et autrement.

Comment dire ? Conduire ? Enseigner ? Apprendre ? « Teacher » ? « Learner » ? Animer ? Ah, je sais, le mot animer est rejeté par les républicains et les conservateurs, et je les comprends. Enseigner ne peut se limiter à animer, même si l'une des compétences essentielles des enseignants de demain est sans doute de prendre en compte les savoirs et les compétences des élèves accumulés hors de l'école. N'oublions pas l'impact considérable du numérique et cette évidence spectaculaire que les enfants et les jeunes maîtrisent les technologies nouvelles sans avoir appris ! Je pense que dans 10 ou 20 ans, la notion de « cours » de « faire cours » aura volé en éclats, que le concept historique « une salle / une classe / une heure / une discipline / un prof » est en bonne voie d'être condamné, que l'on commencera une séquence en cherchant d'abord à exploiter les recherches et tâtonnements des élèves, à connaître leurs représentations et leur réflexions, puis en orientant la réflexion collective, en augmentant considérablement les échanges élève / élèves qui existent si peu dans une pratique classique. . La conduite de classe serait donc la capacité, la compétence, à créer des situations d'apprentissage, à programmer des situations de transfert permettant de retrouver des concepts sous des « habillages » différents, des compétences nécessaires pour résoudre des problèmes voisins, comparables. Problématisation, résolution de problèmes, recherche, prise en compte des savoirs extérieurs à l'école, extrapolation, décontextualisation et recontextualisation deviendront des mots-clés. Faire faire des pas en avant, de réussite en réussite, à chacun, tout en donnant le goût d'apprendre, deviendra un enjeu supérieur à celui de transmettre et de contrôler à court ou très court terme.

Comment enseigner les "bons" gestes professionnels?

Comment les définir d'abord ? Par rapport aux résultats apparents à court terme (évaluations), par rapport aux items des évaluations internationales ? Par rapport à l'activité réelle des élèves en « cours » ? Comment la mesurer ? Par rapport à des productions scolaires ou non scolaires ? Je pense à la notion de « chef d'œuvre » évoqué par Philippe Meirieu, et déjà par Célestin Freinet. « Bons » est un jugement de valeur subjectif. Comment l'objectiver ? Par rapport à l'ennui, au bonheur d'être à l'école et d'apprendre, ce BIB, bonheur intérieur brut en opposition au PIB ? Difficile à définir. Pourtant tous les inspecteurs, même ceux qui sont devenus des pilotes technocrates, savent qu'en 5 minutes, on peut « sentir » un climat d'établissement et de classe.

La question renvoie aux méthodes de formation professionnelle. Aller en stage chez un enseignant expérimenté pour « gratter » des déroulements de séquences et finir par jouer au morpion avec l'autre stagiaire en attendant que ça se passe, et pour repérer les trucs en sachant qu'ils sont impossibles à reproduire sans danger, et en s'interrogeant sur les critères de choix par la hiérarchie de ces maîtres expérimentés (l'âge, le conformisme, la docilité ?) n'est pas de la plus grande efficacité. On le sait mais on persiste. Aucun enseignant ne peut reproduire à l'identique un déroulement de séquence réalisé par un autre. Donc le déroulement n'a aucun intérêt. Il y a d'autres éléments ou facteurs à observer. Par exemple : le langage produit par les élèves (qui parle à qui, pourquoi, combien de temps), le langage produit par l'enseignant (durée, type de langage : déclaration, explication, injonction...), l'activité mentale supposée (raisonnement, problématisation), les productions écrites (traces) durant la séquence (tâtonnement, reproduction ou application). Avec ce type d'activités de formation, on s'éloigne du « modèle applicationniste » de jadis (écoles d'application) pour se diriger vers des modèles de résolution de problèmes qui sont les seuls à permettre de résoudre les problèmes d'articulation pratique/théorie. En fait, il faut faire le pari de l'intelligence.

Je voudrais évoquer également la question des contenus de la future formation. La question est délicate car elle remet en cause la place des contenus disciplinaires dans la formation. Je pense qu'il n'est pas possible d'enseigner aujourd'hui sans programme de pédagogie, sans histoire des systèmes éducatifs, sans psychologie, sociologie, anthropologie, philosophie. C'est évident. Il faudra bien s'interroger sur les raisons qui font que très souvent les propositions de formation, même étiquetées comme nouvelles, ne parviennent pas à intégrer au moins des modules sur ces questions. Le terrorisme des disciplines classiques cloisonnées, définies du haut de l'université et de la pyramide Ed.Nat serait-il éternel ? Une rupture sera sans doute douloureuse à certains, elle est pourtant indispensable.

Comment développer l'innovation et permettre la liberté pédagogique? Est ce souhaitable?

L'innovation est indispensable au progrès, elle est un outil nécessaire pour le développement des compétences professionnelles car elle permet la comparaison et peut provoquer des déclics spontanés, bien plus que ne peuvent le faire les corps d'inspection avec leurs conseils qui ne sont que des critiques en creux. « Z aurait pu, devrait, devra, ne manquera pas de... » est en fait une critique. Si Z ne l'a pas fait, c'est qu'il a eu tort. Cette pratique classique est d'autant plus inefficace que les enseignants ne manquent jamais de mettre en doute la capacité du conseiller à mettre en œuvre lui-même ses

recommandations. L'innovation doit être un droit et faire l'objet d'accompagnement à la demande.

La liberté pédagogique... J'ai été violemment agressé sur des sites ultra réactionnaires pour avoir écrit dans une tribune que la liberté pédagogique pouvait être un alibi pour le conservatisme. La question est complexe : fonctionnaire de l'Etat, obligation, loyauté par rapport aux politiques fixées par des pouvoirs légitimes, démocratiquement élus. Suis-je libre de ne pas appliquer les politiques sarkozistes qui ne me conviennent pas ? Rappelons que pour la première fois dans l'histoire contemporaine de l'école, des enseignants ont été condamnés (retraits de salaires, refus de promotion, voire baisse d'échelon) parce qu'ils concevaient autrement l'utilisation du temps de l'aide individualisée. Etais-je libre de ne pas appliquer la loi de 1989 (loi Jospin) qui mettait l'élève au centre du système ? Et au-delà, comment concilier la liberté pédagogique avec l'obligation du travail d'équipe ? Si je travaille en équipe, je dois forcément m'adapter aux autres et ne pas revendiquer ma liberté individuelle stricto sensu. Et si la liberté pédagogique était définie collectivement au niveau d'un établissement, sur la base d'un engagement collectif : accord sur des valeurs, sur les finalités, sur l'évaluation, sur les devoirs, sur les rapports aux élèves, sur les transversalités possibles ?

Doit-on former l'environnement (parents, autres intervenants éducatifs)?

Oui, pour les autres intervenants éducatifs : animateurs de centres culturels, de médiathèques, de clubs, de centres de loisirs et de colonies, éducateurs de jeunes enfants, éducateurs spécialisés, ATSEM, puéricultrices... Tous ces professionnels doivent au moins être informés du fonctionnement de l'école, et surtout des finalités et des objectifs généraux, car ils poursuivent les mêmes, autrement et ailleurs. Que des moments communs entre certaines catégories d'intervenants soient prévus me paraîtrait une bonne chose. Comment construire un projet éducatif de territoire si toutes les actions sont simplement juxtaposées et si les personnels s'ignorent ?

Concernant les parents, la question est encore plus complexe. C'est le métier le plus difficile et c'est celui pour lequel on n'est pas formé. De plus, l'éducation est sans aucun doute le domaine où l'opinion publique en général est le moins ou le plus mal informée. Comme on est tous allés à l'école, on croit savoir. Ne mesurant l'importance des enjeux à long terme, ils sont massivement conservateurs. Ils pensent qu'il n'y a pas de raison de changer. Ils considèrent que ce qui a marché ou pas pour eux, hier ou avant-hier, doit marcher pour les autres aujourd'hui et demain. Il suffit de travailler mais les élèves ne savent pas ce que veut dire travailler. Personne ne leur explique. Ils pensent qu'ils font bien leur travail de « parent-élève » s'ils sont des répétiteurs, c'est-à-dire s'ils essaient de faire l'école après l'école. Ce qui est un non sens, car il y a bien d'autres choses à faire que de faire l'école après l'école, pour éveiller l'intelligence, la curiosité, le goût d'apprendre hors de l'école, etc. En faisant la vaisselle, un château de sable, un jeu, on construit aussi les apprentissages... Autrement !

J'aimerais également discuter de la relation enseignant-élève en évoquant ce qui est à prescrire ou à proscrire.

Ce qui est à proscrire, c'est le manque de respect, le manque de réciprocité, le manque d'égalité, le manque de compréhension... dans les deux sens. Un prof qui ne dit pas bonjour, qui ne s'excuse pas, qui punit quand un devoir n'est pas rendu le jour prévu

mais qui rend les copies 3 semaines après en disant qu'il n'a pas eu le temps, qui donne beaucoup de devoirs mais ne les regarde que subrepticement car il faut faire cours, etc, etc

Ce n'est pas à proscrire, c'est inadmissible. Les projets d'établissement devrait d'ailleurs comporter un code de déontologie, une charte conduisant les profs à harmoniser leurs comportements quant aux relations avec les élèves : sanctions, devoirs, politesse, respect des parents (convocations, admonestations, recommandations dont on sait que l'on a du mal à les appliquer à nos propres enfants...).

Le pilotage par les résultats a déshumanisé le fonctionnement du système. Il faudrait le ré humaniser d'urgence, en favorisant le respect, la bienveillance, la recherche prioritaire du positif. Bonheur d'apprendre. Bonheur d'enseigner...